

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 60

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 60 Février 1971

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

20 FÉVRIER 1971

La séance est ouverte à 17 h 10 sous la présidence de M. Jean Leclant, président. Celui-ci rend compte de la réunion du Comité du 31 octobre 1970 qui a procédé à l'élection d'un nouveau Bureau (voir Bulletin n° 59). Au nom de celui-ci, M. le Président fait part de toute sa gratitude à M. le Professeur Posener qui assumait jusque-là la présidence de la Société avec une sagesse et un dévouement exemplaires.

Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire :

Mme Le Corsu secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée Ordinaire du 11 juin 1970, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

M. Alémany, M. Bassier, M[lle] Belvaux, M[me] Billot, M. Constantinidès, M. Corteggiani, M. Gemelli, P[r] Murat, D[r] Ratié, D[r] Robine, M. de Savignac, D[r] Steuer, D[r] Heerma Van Voss, M. Van de Walle, M. de Wit.

Présentation de nouveaux membres :

M. Abraham, M. Alémany, M. Allam, M. Ansar, M. Audren, M. Auréjac, M. Bademian, M. Barbet, M[lle] Bastien, M. Bénézech, M. Bernhaupt, M[me] Bertrand, M[me] Bouillot, M[me] Bourlet, M. Bouteau, M[lle] Cagnat, M. Cammaly, M[me] Cantillon, M[lle] Carteau, M. Cauderlier, M. Charpentier, M[me] Chouard, D[r] Choux, M. Constantinidès, M[me] Coussy, D[r] Damade, M. Debergh, M. Despatin, M[me] Desprès, M[me] Dombrevanne, M. Doumerc, M[lle] Dufour, M. El-Afi, M. Favre, Abbé Fournier, M. François, M[me] Froment, M[lle] Gaullier, M[me] Gauthier, M[lle] Gavet, M. Gemelli, M. Goury du Roslan, M. Guilmin, M[lle] Heuzé, M. Josse, M[lle] Koelblen, M[lle] Lacaze, M[me] Lacheny, M. Lamblard, M. Landes, M. Langlois, D[r] Leca, M. Lecoq, M[me] Margaine, M[me] Marguerat, M[lle] Martial, M. Masson, M. de Mello Rézende, M. Michaux, M. Mirabel, M[lle] Moindrot, M[me] Morel, M[me] Morel-Maillard, M[me] Pala, M. Parant, M[me] Parent, M. Patez, M. Périllat, M. Pluchat, M[lle] Rassart, M[me] Raud-Salama, M[me] Rinqueberck, M. Rivens, M. Radier, M. Rouley, M. Saad, M[lle] Saigre, S.E. Saroit-Okacha, M. Saulades, M. Sécherait, M. Segain, M. Simonet, M. Tardy, M[me] Tenand-Ulmann, M. Thomas, M. Thurneyssen, M. Tressaud, M. Truel, M[me] Tuneu, M[lle] Vallet, M. Van Haelst, M. Véron, M[lle] Vignaux, M[me] Vission, M. Wanesson, M. Ware.

Publications de la Société :

Le **Bulletin** n° 58 vient d'être distribué. Il a paru sous une forme rénovée pour laquelle les conseils de M. Pierre Comte et de l'imprimeur ont été précieux. La déesse Seshat, protectrice de l'écriture et des Annales royales, figure désormais sur la couverture. Elle a été spécialement dessinée, d'après un relief d'Abydos, par M. le Professeur J. J. Clère à qui nous témoignons notre profonde gratitude.

Le **Bulletin** n° 59 est à l'impression. Quant au n° 60, il sera accompagné d'un table générale des exposés publiés dans les 60 fascicules parus. Elle devrait permettre de susciter des commandes précises pour tous ceux qui ne posséderaient pas la série complète de cette publication.

Pour la **Revue d'Égyptologie,** fruit du travail de son Directeur, M. Georges Posener, aidé par M[me] Le Corsu, son n° 22 est en cours de publication et le n° 23 est d'ores et déjà en préparation. Rappelons aux nouveaux membres qu'ils bénéficient d'une réduction de 25 % sur présentation de leur carte à la Librairie Klincksieck, 11, rue de Lille, Paris 7[e].

Nouvelles de la Société :

A côté des réunions traditionnelles, dans lesquelles sont présentés des exposés érudits, le Bureau prévoit, au cours des mois prochains, une ou deux séances hors série de projections commentées de vues prises dans la Vallée du Nil au cours de voyages récents. Les adhérents qui souhaiteraient faire profiter la Société de leurs diapositives ou de leurs films, sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec M. Pierre Comte, 47, rue de Ranelagh, Paris 16ᵉ, avec Mme Le Corsu ou avec M. le Professeur Leclant, au Cabinet d'Égyptologie du Collège de France.

Communications :

1. M. Jean YOYOTTE : La sépulture du père divin Psamétik fils de la dame Sbarekhy (avec projections en couleur).

2. M. Olivier MASSON : Les Chypriotes en Égypte (avec projections).

La séance est levée à 19 h 10.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1970 (suite)

Mme DURTESTE.
Pr GRIMAL.
Mlle LAMY.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1971

M. AUSSANT.
Mlle BELVAUX.
Baronne de BENOIST.
Mme BERLANDINI.
Mme BERTRAND.
Mme BLOTIERE.
Mme BOUILLOT.
Mme BOUTAKOFF.
M. CAUDERLIER.
M. COULON.
Mme DURTESTE.
Duchesse d'ESTE.
M. FAURE.
M. GREENWALD.
Pr GRIMAL.
M. GUILMIN.
M. JOSSE.
M. KOEFOED-PETERSEN.
M. LANGLOIS.
Dr LECA.
Pr LECLANT.
Mme MARTIN.
M. NICOLAS.
Pr POSENER.
M. PROST-MARECHAL.
Mlle RASSART.
Général TOULOUSE.
M. WARE.



Ouchebti de l'administrateur de la nécropole Psamétik, fils de Sbarekhyt.
Faïence. (Collection particulière, Paris.)

LA SÉPULTURE DU PÈRE DIVIN PSAMÉTIK, fils de la dame Sbarekhy

Jean YOYOTTE

Les fouilles régulières font découvrir, à l'occasion, de riches sépultures privées datant de la Basse Époque et demeurées dans l'état où elles avaient été laissées dans l'Antiquité : ainsi à Saqqarah, creusés aux alentours de la pyramide d'Ounas, les puits profonds où étaient inhumés de hauts dignitaires qui furent sûrement ou très probablement des contemporains d'Amasis (l'Intendant du Siège Petenêsi, le Directeur de la flotte marchande Hekaemsaf et son collègue Tjaenhebou, le Directeur des chevaux Peteneith). Parfois les tombes ont été violées depuis longtemps : dès le Moyen Age, la momie a été transformée en médicament, les bijoux et breloques d'or fondus, les objets de bois récupérés comme combustible. Parfois l'humidité a détruit tout ce qui était organique : corps, papyrus, mobilier de bois; mais il reste encore, plus ou moins bousculés, le sarcophage de pierre, les canopes d'albâtre, les oushebtis de faïence. Intactes ou

violées, de nombreuses tombes de Basse Époque ont été explorées et vidées presque entièrement de leur contenu par les bédouins ou les paysans qui, de 1816 à 1858, pourvoyaient librement les marchands d'antiquités, les consuls des Puissances et les collectionneurs locaux. Les partages faits lors de la trouvaille entre les inventeurs, puis les ventes successives d'objets venus entre les mains des amateurs ont finalement dispersé sur les cinq continents les biens funéraires, découverts assemblés, de nombreux défunts de haut rang. Une étude systématique du mobilier funéraire possédé par les riches particuliers aux basses époques, étude visant à établir une typologie des éléments composant ce mobilier et à déterminer le standard économique et rituel des belles destinées posthumes, doit théoriquement avoir pour préalable maintes recherches bibliographiques et muséographiques assurant le regroupement, sur le papier, des mobiliers éparpillés. Le cas de Psamétik, fils de Sbarekhy, illustrera le genre de problème que soulèvent de telles recherches.

Ce défunt méritait de retenir l'attention pour les raisons suivantes :

a) Par ses proportions, son modelé, l'harmonie de son décor polychrome, le fini minutieux des hiéroglyphes, le cercueil de bois qui contenait la momie de Psamétik et qui est exposé au Musée de Grenoble, est d'un type assez rare et d'une qualité vraiment exceptionnelle[1]. C'est à ce titre qu'il fut présenté par G. Kuény dans une communication faite il y a six ans sur *La collection égyptienne de Grenoble* et ensuite reproduit dans le *Bulletin* de la Société[2].

b) Hautes de 17 ou 18 cm, les statuettes funéraires de Psamétik, fils de Sbarekhy, sont, par leur type, leur modelé, l'exécution souvent très soignée du visage, comparables à beaucoup d'autres que l'on date des VI-IV[e] siècles



Statuette funéraire du Père divin Psamétik (Coll. part.)

avant J.-C. En revanche la matière, une faïence d'un bleu intense et d'une glaçure brillante, est exceptionnelle pour la Basse Époque[3].

c) Enfin, la provenance admise par la *Topographical Bibliography*[4], du cercueil de Grenoble — et partant de tout le trousseau funéraire de notre Psamétik — n'allait pas sans m'intriguer. De riches troupes formées de grands et beaux ouchebtis datant de la XXVI[e] dynastie et des périodes suivantes ont été exhumées en assez grand nombre dans le cimetière de Memphis (Saqqarah) ; d'autres ont été trouvées plus au nord (Giza-sud, Pharbaethos, Bouto orientale, Mendès), d'autres, plus rarement, au Fayoum (Hawara) et à Hermopolis. En revanche, les industries funéraires de Thèbes connurent dès le courant de la XXVI[e] dynastie un déclin qui alla s'accentuant au fur et à mesure que l'ancienne capitale perdait de son prestige politique et de son importance administrative[5]. D'une rare qualité, la sépulture de Psamétik, fils de Sharekhy, constituerait un cas intéressant si l'on retient, à la suite de Tresson, que cette sépulture avait été découverte à Gourna, dans un des cimetières thébains[6].

Avant d'entrer au Musée de Grenoble, le cercueil avait fait partie de la collection que le Comte de Saint-Ferriol s'était constituée en Égypte (1841-1842) et qu'il avait conservée dans son château d'Uriage. Dans son journal de voyage, Saint-Ferriol avait noté en date du 29 avril 1842 : « Seconde visite au Grec Wardi établi depuis 19 ans à Gournah où il cultive de grandes étendues de terrains et se livre au commerce interlope des antiquités [...] Dans cette seconde entrevue, nous ne pumes tomber d'accord sur le prix de deux petites statues, d'une très belle petite stèle d'art antique et de quatre caisses de momies. Le soir, cependant, il se décida à accepter mon offre »[7]. Tresson a tenu pour vraisemblable que le cercueil de

Psamétik était une de ces quatre caisses, sans prêter attention à une précision donnée dans le même journal à la date du 30 avril : « *après avoir dépecé les caisses de momies, nous disons un dernier adieu aux rives de Thèbes* »[8]. Or, on peut dénombrer à Grenoble, parmi les objets venant d'Uriage, les éléments démembrés de quatre cercueils datant de la III[e] Période Intermédiaire et qui, d'après les éléments conservés de titulatures, avaient appartenu à des personnages thébains : trois chanteuses d'Amon et un prêtre du même dieu[9]. Il s'agit là, selon toute vraisemblance, de vestiges des caisses acquises auprès de Wardi (les morceaux manquants ayant été mis au rebut parce que trop mal conservés ou encore dispersés comme le furent diverses pièces de la collection Saint-Ferriol entre 1843 et 1916, date où le fonds fut donné à la ville de Grenoble). Rien, en revanche, ne permet de reconnaître à coup sûr dans le cercueil *intact* de Psamétik un des objets achetés à Thèbes en avril 1842.

Il est un autre point sur lequel l'information actuelle concernant la sépulture du fils de Sharekhy va se trouver en défaut. Au château d'Uriage, on pouvait voir, placée dans le cercueil, une momie encore enveloppée et contenue dans un cartonnage anthropoïde peint[10]. En 1858, la momie fut extraite du cartonnage et « débandelettée » par les soins du conservateur du Museum d'histoire naturelle de Grenoble, lequel reconnut le corps d'un homme haut de 1,75 m, âgé de vingt-cinq à trente ans[11]. Cette momie (n° 9), ainsi que le cartonnage (n° 46), le linceul (n° 93), les bandelettes (n° 92) et les scellés apposés sur les linges (n° 306), soigneusement gardés, sont encore exposés au Musée de Grenoble comme autant de souvenirs du Psamétik qui fut propriétaire du splendide cercueil (n° 22)[12]. Le dépouillement de la momie n'avait fourni que des linges en sus du cadavre. Concernant un notable assez opulent pour être doté d'un si joli sarcophage et d'oushebtis



Le prétendu cartonnage de Psamétik (Musée de Grenoble).

d'aussi fine qualité, le fait ne laissait pas de surprendre : en effet, les trouvailles intactes de riches sépultures datant de la XXVIe dynastie et des époques postérieures attestent que les momies des personnes aisées étaient normalement bardées d'un assortiment plus ou moins complet et plus ou moins précieux d'amulettes[12]. De son côté, Madame Kuény avait bien senti que quelque chose n'allait pas : la médiocrité du cartonnage, objet de série au décor banal et brutal, contrastait péniblement à ses yeux avec la qualité exceptionnelle du cercueil. De fait, alors que le cercueil date au plus tôt de l'époque saïte, le cartonnage anonyme qui s'y trouvait sans doute lorsque M. de Saint-Ferriol l'acheta[14] est un produit typique de la Troisième Période Intermédiaire[15]. Pour satisfaire les amateurs désireux d'avoir une momie-dans-sa-boîte, les revendeurs d'antiquités n'hésitaient pas à placer dans un cercueil vide qu'ils avaient en réserve quelque momie disponible[16]. Il convient ainsi de rayer du dossier de Psamétik le cartonnage, les linges et la momie et se résigner à tenir pour perdus le corps du personnage et les amulettes, objets anépigraphes, qui pouvaient l'orner et qu'on ne saurait jamais identifier dans les collections où elles ont pu aboutir.

Il est au contraire facile de retrouver certains éléments qui, avec le cercueil, composaient le mobilier de notre défunt Psamétik. Si le titre de « Père divin » qu'il porte sur ses oushebtis est fort commun, si son nom fut très courant depuis le VIIe siècle jusqu'en pleine époque lagide, le nom de sa mère, Sharekhy — littéralement « Étoile du peuple » — est fort original[17]. Le nom maternel et aussi la couleur bleue, d'une teinte exceptionnelle pour l'époque, permettent d'abord de repérer dans les catalogues de vente, les inventaires de collections, les salles et les réserves des musées, les statuettes-ouhebtis de notre homme, statuettes qui pouvaient être au nombre d'environ

400 selon la coutume en vigueur au Ier millénaire. Des oushebtis de Psamétik, fils de Sharekhy, Monsieur de Saint-Ferriol en avait rapporté trois dont un seul finalement entra au Musée de Grenoble[18]. Mais divers collectionneurs établis en Egypte et d'autres voyageurs avaient fait ou allaient faire l'acquisition d'autres exemplaires, si bien que beaucoup de musées reçurent un ou plusieurs Psamétik, fils de Sharekhy, avec les fonds qu'ils acquirent en masse durant le siècle dernier. Cependant, d'autres exemplaires, circulant sur le marché, aboutirent dans les musées de développement plus récent, tandis que certains, passant de collection privée en collection privée, circulent encore[19]. Turin, Parme, Paris, Amiens, Strasbourg, Grenoble, Marseille, Londres, Oxford, Bruxelles, Berlin, Munich, Cracovie, Odessa, Chicago, Providence, etc., cette liste, évidemment très partielle de musées où sont définitivement domiciliés un ou plusieurs oushebtis de notre homme, illustrera combien les troupes d'oushebtis, trouvées complètes ou presque au XIXe s., se sont éparpillées sur le globe, au grand détriment des études techniques et typologiques qu'on pourrait faire sur ce genre d'objets[20].

Le Museo civico de Bologne possède une statuette de Ptah-Sokar-Osiris, haute de 72 cm et faite, comme à l'ordinaire, de bois peint[21]. Le visage était doré, le corps momiforme paré d'un quadrillage imitant une résille de perle; au dos de la statuette, deux colonnes d'inscription, noires sur fond jaune, contenaient une formule, maintenant endommagée, mais dans laquelle Kminek-Szedlo a pu copier le nom de *Psamétik né de Sba*[*rekhy*]. Le socle de bois brut sur lequel la figure est dressée comporte une cavité contenant deux petits rouleaux de papyrus goudronnés[22].

Le Musée du Louvre, pour sa part, expose deux jolis coffrets qui furent acquis avec une des collections formées



Un des coffrets à « canopes » de Psamétik
(Musée du Louvre, N. 2679).

et dispersées par Clot-bey[23]. Chaque coffre, haut de 47,5 cm et large d'environ 50 cm, imite l'aspect d'une chapelle. Une seule face en est ornée. Au centre, sont gravées et peintes en vert deux colonnes affrontées qui disent l'une et l'autre « Paroles prononcées par l'Osiris Père divin Psamétik né de Sharekhy ». De part et d'autre de ce double texte, sur l'un et l'autre coffre, sont dessinés deux génies momiformes (chevelure noire, corps vert, figure blanche, collier fait de rangs noirs, blancs et rouges), tandis que le nom de chacun est écrit en vert sur le plat du couvercle : ces légendes et l'aspect des génies y font reconnaître Imset à tête humaine et Douamoutef à tête de chien (coffret n° N 2679), Kebehsennouf à tête de faucon et Hapy à tête de babouin (n° N 2680). Cette

présence des quatre fils d'Horus, divinités chargées d'ammer les viscères de l'homme, nous apprend que les deux boîtes du Louvre ont, en principe, contenu les quatre « canopes » de Psamétik[24]

Ces canopes eux-mêmes, faits d'albâtre, ont tous quatre échu, avant 1839, au Museo gregoriano du Vatican (inv 229-232)[25] Deux d'entre eux, cependant, ont perdu leur bouchon[26]. Sur les panses sont gravées en cinq colonnes



Un des « canopes » de Psamétik (Musée du Vatican)

les quatre formules que les déesses Isis, Nephthys, Neith et Selkis sont censées prononcer pour la protection respective d'Imset, Douamoutef, Kebehsennouf et Hapy[27].

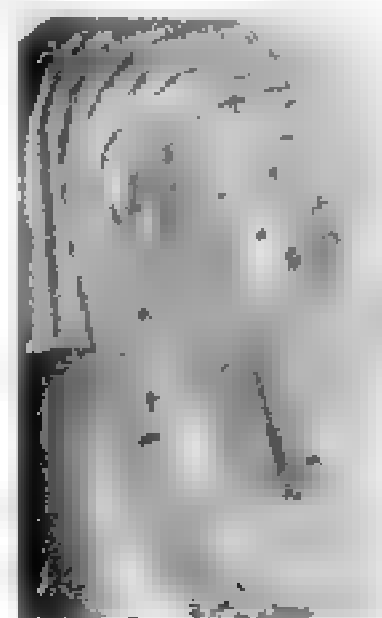
Le Vatican possède en outre un souvenir important de Psamétik, fils de Sharekhy. Il s'agit d'un Livre des Morts que Marucchi a décrit en 1888 : *Il grande papiro egizio della Biblioteca Vaticana*[28]. Selon Marucchi, ce papyrus aurait été apporté à Rome sous le pontificat de Grégoire XVI (1831-1846) par quelque missionnaire. Long de

16 m, découpé pour être présenté en 31 feuilles, le rouleau montre à sa partie supérieure les vignettes ordinaires du *Livre des Morts*, dessinées d'un trait extrêmement fin, la scène fameuse de la « psychostasie » figurant, normalement, en pleine page. Sous chaque vignette, le texte de la formule correspondante est réparti sur 20 lignes, tracées en hiératique. Images et textes sont assez endommagés, mais on peut facilement identifier les différents chapitres et relever les nombreuses mentions du propriétaire du papyrus. L'homme est le plus souvent nommé Psherentahé (« L'Enfant de la Vache », grec Psentaès) mais quelquefois il est dit Psamétik[29] et par endroit, explicitement, « Psherentahé que l'on appelle Psamétik »[30]. De temps en temps, le nom du père est indiqué : il s'agit d'un certain Senbef[31], personnage doté d'un nom assez banal[32] Le nom de la mère a été transcrit par Marucchi Shepesrekhy, mais sur la photographie qui est publiée de la feuille XX, on peut constater en trois endroits que la lecture correcte est Sharekhy[33]. L'identité du propriétaire du grand Livre des Morts du Vatican et du personnage pour qui fut fait le magnifique cercueil de Grenoble s'avère ainsi probable, le papyrus apprenant que le nom vulgaire de notre homme était Psherentahé et fournissant une titulature qui nous aidera à déterminer de quelle région notre personnage était originaire

Cercueil momiforme de bois, coffres à canopes, canopes, statuette de Ptah-Sokar-Osiris, grande troupe d'oushebtis et même papyrus funéraire, nous avons là les pièces essentielles qui furent découvertes dans une sépulture, sans doute inviolée, un peu avant 1830[34] et qui furent dispersées par le commerce au cours des années qui suivirent[35]. Reste à déterminer la provenance de ces objets, l'origine thébaine que Tresson croyait pouvoir leur attribuer n'étant ni prouvée, ni probable... Lepsius, ayant acheté un des oushebtis de Psamétik durant la fameuse

expédition prussienne qu'il mena en Égypte (1842-1845), consigna que l'objet était originaire de Saqqarah[36]; il se fondait, en l'occurence, sur une indication du vendeur, le drogman Joseph Masarra qui, dans les annees 1830-1840, fit faire de nombreuses fouilles à son profit sur les sites de Giza et de Saqqarah[37]. Le modeste renseignement conservé par Lepsius, renseignement qui ferait conclure à l'origine memphite de notre Psamétik, est amplement confirmé par les titres que portait ce défunt. Sur les coffres, les canopes, les statuettes funéraires et dans l'inscription dorsale du cercueil, le nom de Psamétik, fils de Sharekhy, est seulement introduit par le titre de Père divin qui caractérisait, à l'époque, les prêtres de deuxième rang. Mais le papyrus de la Vaticane précise « Père divin et initié aux secrets de Rostaou »[38]. Au sens étroit, le toponyme Rostaou désignait un très ancien lieu de culte et d'inhumation dont Sokaris était le patron et qui se trouvait juste au sud du Grand Sphinx de Giza, mais, avec le temps, il prit le sens plus large de « nécropole » et les prêtres chargés d'officier pour les morts de Memphis dans le cimetière de Saqqarah partageaient couramment avec leurs collègues de Giza l'honneur d'être « initiés aux secrets de Rostaou ». Citons seulement le cas d'un collègue de Psamétik, le chef des chambellans Hor qui fut « Père divin, prêtre-*sem* et initié aux secrets de Rostaou » et qui fut inhumé à Saqqarah, au sud de la pyramide d'Ouserkaf[39]. Le texte peint sur le couvercle du cercueil de Grenoble fournit d'autre part une titulature remarquablement longue : « Le Père divin aimé du dieu, l'inspecteur des prêtres-*sem*, l'administrateur de la montagne occidentale, le parent royal (*rekh-nesou*) Psamétik né de Sharekhy »[40]. Or, le titre d' « inspecteur des *sem* », prêtres attachés au dieu Sokaris et chargés d'accomplir des rites funéraires, est caractéristiquement memphite[41]. L'indication fournie par Masarra peut donc être prise en considération. La sépulture de Psametik, fils de Sharekhy, se trouvait très probablement à Saqqarah et les beaux oushebtis qui en proviennent sont les produits d'un atelier de Memphis[42].

En l'état actuel de l'information archéologique, l'époque où vécut Psametik, fils de Sharekhy, ne peut être déterminée avec une grande précision. Le papyrus, trop partiellement publié pour l'instant, est écrit au moyen de cet hiératique sacerdotal de Basse Époque qui évolua peu et dont la paléographie reste à faire; jusqu'à plus ample informé, on peut au mieux attribuer le document à l'époque saïto-perse[43]. Les oushebtis présentent une morphologie (dimensions, proportions, traitement des détails, inscription) qui apparait vers la fin de la XXVI[e] dynastie et qui fut encore de mode au profit de certains hauts dignitaires sous la XXX[e] dynastie[44]. On peut noter que Psametik possédait des oushebtis d'un seul type (formule



Statuette funéraire de Psamétik (détails)



écrite en lignes horizontales), à la différence des dignitaires contemporains de la XXX[e] dynastie et du début de l'Époque Grecque, qui disposaient en sus d'oushebtis à inscription courte (titulature en une seule colonne ou

disposée en T). D'autre part, le modele du visage, le traitement des outils, rappellent plus la maniere de l'Époque Saïte que celle des dernieres dynasties indigènes. Le sobre décor des coffrets à canopes et, plus encore, sur le cercueil, la forme générale du couvercle, la façon dont les hiéroglyphes sont dessinés et peints et le contenu des inscriptions qui sont des emprunts aux Textes des Pyramides[44] nous rapprochent plus de la XXVI[e] dynastie que du IV[e] s. et c'est finalement au temps de l'apogée saïte ou dans les premiers temps de la domination perse qu'on placerait le *floruit* de Psametik, fils de Sharekhy.

Il est une sépulture qui présente des traits l'apparentant à celle de Psamétik : le tombeau decouvert en 1929, au pied de la pyramide d'Ouserkaf, d'un certain Neferibrê-sa-Neith né de Shepenoubasté, un membre de la Cour que nous trouvons doté de titres empruntés au répertoire de l'Ancien Empire (« premier sous le roi, chancelier du roi du nord, directeur du Palais, prêtre-*ouâb* du roi »)[46]. Il existe une analogie certaine de forme et de facture (mais non de couleur) entre les oushebtis de Neferibrê-sa-Neith et ceux de Psamétik et, surtout, une comparaison s'impose entre le sarcophage anthropoïde du premier et le cercueil de bois du second. Bien que façonnés dans des matières différentes, les deux couvercles momiformes sont de proportions comparables[48] et la décoration y est pratiquement la même : ici et la, au dessous du collier *ousekh* aux deux extrémités ornées d'une tête de faucon, Nout, coiffée du disque solaire, est accroupie genoux au sol et tend ses bras doublés de grandes ailes sur la poitrine du defunt agenouillées de part et d'autre de la déesse céleste, Isis à gauche, Nephthys à droite, apposent les mains sur le nœud *shen* Sur les flancs, figures momiformes superposées, Hapy et Kebehsennouf à gauche, Imset et Douamoutef à droite, proclament « Je suis ta protection, Osiris N ! »[49]. Mais le plus frappant est que, sur le bassin et les jambes des deux sarcophages, on lise, inscrit en colonne, le même extrait rare d'un vieux Texte des Pyramides (§ 2101-2102) : « O Osiris N, Horus vient à toi, pourvu de ses *baou* : Hapy, Douamoutef, Imset et Kebehsennouf Leurs noms, c'est ce bien nom des Étoiles Impérissables (*sic*). Tu ne seras pas detruit, tu ne seras pas aneanti » Par rapport au texte de l'Ancien Empire qui disait, plus clairement, « ils t'apportent ce bien nom d'Étoile Impérissable », les deux cercueils tardifs presentent l'un et l'autre un texte corrompu[50].

Neferibrê-sa-Neith ne nous est pas connu par d'autres sources qui nous apprendraient sous quels rois il a vécu Son nom - littéralement « le roi Neferibrê est fils de Neith » — nous apprend tout au plus qu'il n'est pas né avant l'avènement du pharaon Néferibrê-Psammétique II (595). L'architecture de sa tombe, le type et l'épigraphie de son sarcophage, la présence sur les parois de son caveau d'extraits des Textes des cercueils invitent à dater sa sépulture de la seconde moitié du VI[e] s. ou, à la rigueur, du debut du V[e].

Son contemporain, Psamétik, fils de Sharekhy, fut doté d'un mobilier funéraire d'une exceptionnelle qualité et on peut croire que ce n'est pas en vertu de son rang de simple « Père divin », dignité honorable mais relativement commune, qu'il fut servi par les meilleurs ateliers de la région memphite. Son rang de « parent royal » (littéralement, sans doute « connu du roi ») traduit peut-être la condition relativement distinguée dont ce hiérarque des prêtres-*sem* bénéficiait à la Cour, mais c'est le troisieme titre qui lui est donné sur le cercueil de Grenoble qui permet sans doute de déceler la nature de ses principales activités et l'origine de son opulence posthume. Dans la rédaction des titulatures hieroglyphiques, on aime, sous la renaissance saïte, se servir de termes sortis pratique-

ment de l'usage depuis la fin de l'Ancien Empire. C'est ainsi que Psamétik est qualifié *âdj-mer semet imentet*, titre que l'on rencontre dans les vieux mastabas[51]. Le mot *âdj-mer* désignait, pense-t-on un « boundary official »[52] et, par extension, des administrateurs locaux, le *âdj-mer* de la *semet imentet* (« le gebel de l'ouest ») étant chargé d'administrer la frange montagneuse où étaient installés les cimetières. Les vocables archaïques employés dans les inscriptions lapidaires de la Basse Époque cachent assurément des désignations de fonctions qui pouvaient porter un nom différent dans la langue courante. Or, l'équivalent du titre ancien, par lequel Psamétik est désigné comme ayant été un administrateur de la nécropole memphite, est connu : il s'agit du titre *mer khaset*, littéralement « preposé à la montagne », qui est fréquemment atteste de l'Époque Saïte à l'Époque Romaine dans les documents démotiques. Agissant parfois comme notaire, vendeur, le cas échéant, de biens fonciers et de tombes, intervenant dans la gestion du temple urbain et prélevant une taxe à l'occasion des ensevelissements, ce « président de la nécropole » était, dans chaque grande ville, un personnage d'importance[53]. Une stele du Serapeum montre que cette fonction existait à Memphis dès l'Époque Libyenne, qu'elle fut, à cette époque au moins, héréditaire, et que le « président de la nécropole » avait souvent le rang de « Pere divin »[54]. La gestion générale de la vaste nécropole de Saqqarah faisait du prêtre Psamétik, fils de Sharekhy, spécialement initié aux affaires économiques et rituelles de Rostaou, une personnalité bien placée pour obtenir une sépulture de la meilleure classe parmi les nobles defunts de Memphis[55]

NOTES

1. Tresson, *Bibliothèque de Grenoble. Petit catalogue descriptif des antiquités égyptiennes* dans *Bulletin de l'Académie delphinale* 6e série, tome 4 (1933), 47 9, n° 22 et pl. 3. Voir aussi Moret, *Rev. égyptol* NS 1 (1919), 179-81
2. *BSFE* 30, 10 et pl. I.
3. Voir les reproductions en couleur publiées dans Posener, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, p. 267 et par Harris dans *Les Trésors des Pharaons* (Skira 1968), p. 208.
4. PM I (2d ed.), Part 2, 674.
5. Après les statuettes funéraires de pierre faites pour Montouemhat, Pétamenopé et autres dignitaires thébains contemporains de Taharqa et de Psammétique I, on ne peut guère citer comme grands oushebtis provenant de Thèbes que ceux de Péténeith qui fut grand majordome de la Divine Adoratrice au temps d'Amasis
6. Tresson, *o. c.*, 38-9
7. *Ibid.*, 17
8. *Ibid.*, 39.
9. Soit trois fragments du cercueil de la chanteuse d'Amon « Tenit-ounem-hetet (?) », *ibid.*, n° 10, 11, 12; le couvercle du cercueil d'une autre chanteuse dont le nom est perdu, *ibid.*, n° 13, cinq fragments du cercueil de la chanteuse d'Amon Tanakhtentahut, *ibid.*, n° 36 9 et 49, trois morceaux du cercueil du « chef du fil de la barque d'Amon Nehemsaumontou », *ibid.*, n° 48 et 103-4.
10. Tresson, *o. c.*, 38, n° 9 (momie) et 70, n° 46 (cartonnage
11. Voir chez Tresson, o. c., 153-7, la reproduction du procès-verbal de dépouillement de la momie
12. Tresson, o. c., 86-7, n° 92 (bandelettes) et 93 (linceul); 14, n° 306 sceaux
13. Petrie *Amulets* pl. 50-1
14. Cf. Tresson, o. c., 70, note 109 : « *le Catalogue de M. de Saint-Ferriol* ne mentionne qu'un seul cartonnage qu'il décrit ainsi : 76, *Première enveloppe en carton de la momie n° 71*. Or le numéro 71 correspond à la momie *numéro 9 de notre catalogue* »
15. Les cartonnages et cercueils faits pour des hommes n'étaient pas forcément dotés de la barbe divine. De la sorte, on ne saurait déduire en partant de l'apparence féminine du visage, que la momie masculine qui habitait le cartonnage n'en était pas le légitime occupant
16. Voir notamment Dawson, *On two Egyptian mummies belonging to the Duke of Sutherland* dans *JEA* 13, 155-62 et aussi Madeleine Jean, *La collection égyptienne du Musée de Colmar*, p. 5. Harris, *A propos de la prétendue momie du Scribe royal Boutehamon*, dans *CdE* 35/69 (1960), 89 91
17. Ranke, *PN* I, 303. 10 (avec add. II, 386, fait exclusivement renvoi à des monuments de Psamétik, fils de Sharekhy
18. Tresson, o. c., 123-4, n° 261; cf. Moret, o. c., 183
19. Cf. notamment les ventes Hoffmann (*Cat.*, p. 76, n° 259 , Tigrane-Pacha (*Cat.*, n° 120-1, pl. 39) et Ernst Brummer (*Cat* p. 15, n° 35 et planche).

20. Turin, d'après Petrie, *Shabtis*, pl. 22, à droite, 22e ligne, Parme, Botti, *I cimeli egizi del Museo di Antichità di Parma*, n° 149, pl. 22, Louvre, 2 exemplaires N 2734 a et b et 2 autres (Fonds Musée Guimet) E 20 124 et 20 273, Amiens (communications P. Ramond); Strasbourg, Musée Rohan; Grenoble, *supra* n. 18; Marseille, Maspero, *Cat. Mus. eg* n° 174 (quatre exemplaires); British Museum, *A Guide to IVth, Vth VIth and Coptic Rooms*, p. 147 (deux exemplaires n° 49, 419-20), Oxford Ashmolean Museum, Harris dans *Les Trésors des Pharaons*, p. 208; Bruxelles, *MRAH*; Berlin, *Ausf. Verz.*, p. 278 (deux exemplaires nos 4 516 et 10 508); Munich, H.W. Muller, *Die ägypt. Sammlung des Bayerischen Staates*, § 76 (n° ÄS 1 325), Cracovie, Irena Pomorska dans *Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie* IV (1958), p. 146, n° 118 (communication de M El-Alfi); Turaiev, *Descr. de la section égyptienne ... d'Odessa* (en russe), p. 8, nos 96-7 (deux exemplaires); Chicago, Allen, *Art Institute of Chicago, Handbook of the Egyptian Collection*, p. 72 (n° 91 49), *Bulletin of the Museum of Art, Rhode Island School of Design*, XXVII/1 (july 1939), 29 (fig.)

21. Kminek Szedlo, *Catalogo di Antichità Egizie*, p. 36-7, n° 328.

22. On peut donc déduire en principe que le grand *Livre des Morts* du défunt (voir plus bas) se trouvait dans le cercueil même, sur la momie.

23. Louvre N 2 679 (= E 2 774) et N 2 680 (= E 2 775). Cf. Boreux, *Guide* II, p. 329, Vandier, *Guide sommaire* (1970), p. 97

24. Sur le groupement par paires des 4 génies, Sethe, *Zur Geschichte der Einbalsamierung*, *Berlin Sitzb.* 1934, 216-8.

25. Botti et Romanelli, *Le sculture del Museo Gregoriano egizio*, p. 51-3, n° 63-6 et pl. 45.

26. Le vase Imset est sans couvercle; le bouchon en forme de tête de chien qui coiffe le vase Kebehsennouf est moderne. D'après les dimensions intérieures des coffrets (hauteur utile 41 cm environ) et les hauteurs des canopes, telles qu'elles sont données par Botti et Romanelli, les vases entraient de justesse dans leurs réceptacles et le canope Imset (haut de 40 cm!) n'aurait pu recevoir son bouchon.

27. Formule du type XIX selon le classement de Sethe, *o. c.*, 12*

28. Voir aussi Marucchi, *Monumenta Papyracea Aegyptia Bibliothecae Vaticanae* (1891), p. 1-27

29. Marucchi, *Il grande Papiro*, p. 27 et passim

30. *Ibid.*, p. 43.

31. *Ibid.*, p. 27 et passim.

32. Ranke, *PN* 1, 314, n° 5

33. Marucchi, *o. c.*, pl. 4 (chap. 141, lignes 1 2 et 3; chap. 142, ligne 1).

34. Le Ptah-Sokar-Osiris faisait partie de la collection léguée par Palagi au Musée de Bologne, collection dont les pièces ont été acquises pour la plupart auprès du consul Nizzoli, donc entre 1818 et 1828

35. L'oushebti du Musée de Parme aurait été acquis par ce musée en février 1836 (cf Botti, *o. c.*, où le nom de Psamétik a été mal lu)

36. *LD*, *Text* I, p. 18.

37. Dawson, *Who was who in Egyptology*, p. 104. A propos de l'activité de Mosarra à Saqqara, *LD*, *Text* I, p. 172.

38. Marucchi, *Il grande Papiro*, p. 23 et passim

39. Drioton, *ASAE* 52, 122-7.

40. Texte dans Moret, *Rev. égyptol.* NS 1, 180. Photographie chez Tresson, *o. c.*, pl 3 et Kuény, *BSFE* 39, pl. I

41. De Meulenaere, *Un titre memphite méconnu* dans *Mél. Mariette*, 285-90.

42. Le cercueil et les trois oushebtis de Saint Ferriol furent sans doute acquis par le Comte auprès de collectionneurs ou de marchands cairotes, en même temps que d'autres pièces manifestement originaires de la nécropole memphite : ainsi les stèles funéraires d'Amenemhat (Tresson, *o. c.*, n° 1; Moret, *o. c.*, 166-9) et de Ptahmaï (Tresson n° 4, Moret, 169-70), la stèle d'un Petésé comportant une adoration d'Apis (Tresson, n° 3; Moret, 172-3) ou encore une stèle à inscription carienne (Masson et Yoyotte, *Objets pharaoniques à inscription carienne*, p. 8-9 et Masson, *BSFE* 56, 33-4)

43. Allen, *Occurences of Pyramid Texts*, p. 40-1, classe le papyrus comme « persian-ptolemaic », ce qui représente sans doute une datation trop basse.

44. Une ressemblance certaine avec les grands oushebtis du directeur des champs Tjiharpto, contemporain de Nectanébo II, m'avait poussé à dater les figurines de Psametik du IVe s. (*Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, p. 267; *Trésors des pharaons*, p. 208). Une information plus étendue invite à tenir cette datation pour relativement trop basse.

45. Sur le couvercle (référence *supra*, note 40) : *Pyr.* 2100-2101, Sur le dossier (cf. Moret, *o. c.*, 181) : *Pyr.* 2115-2116. Les deux formules font partie du Spr. 690 qui groupe un ensemble de courtes invocations et est attesté chez Pépi II et chez Neith

46. Drioton et Lauer, *ASAE* 51, 469-90 avec 16 planches.

47. Drioton et Lauer, *o. c.*, pl. 8.

48. *Ibid.* pl. 6-7.

49. Formule du type XVII selon le classement de Sethe, *Zur Geschichte der Einbalsamierung*, 10*

50. Le texte de l'Ancien Empire dans Faulkner, *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, p. 298

51. *LD* II, 3 et 100 b; Selim Hassan, *Excavations at Giza*, VII, p. 49-52, voir aussi *Deir el-Bahari* IV, pl. 109

52. Helck, *Unters. z. Beamtentiteln*, p. 79-80; Fischer, *Dendera*, p. 9 et 221

53. Malinine, dans *Mélanges Mariette*, 138-45.

54. Malinine, Posener et Vercoutter, *Catalogue des stèles du Sérapeum* I, n° 169. Approximativement datée de la XXVe dynastie, cette stèle dédiée par le « président de la nécropole » Esptah, fils de Sekhemka fils d'Esonnofré, fait connaître huit générations de titulaires de la fonction; deux fils de cet Esptah, nommés Sekhemka et Esonnofré figurent sur le monument. On retrouve à le second ou du moins un membre de cette lignée dans le « président de la nécropole » Esptah, fils d'Esonnofré, attesté par la stèle Florence 1658, datée de l'an IV d'un roi qui serait peut-être Psammétique I (Malinine, *o. c.*, 138, n. 2)

55. J'adresse mes vifs remerciements aux personnes qui m'ont permis d'illustrer cette communication de photos montrant des monuments pour la presque totalité inédits : Madame Kuény (objets de Grenoble), MM. J. Vandier et J.-L. de Cenival (coffrets et oushebtis du Louvre), M. et Madame Jacques Aubert, ainsi que M. le Général Toulouse (oushebtis inédits)

LES CHYPRIOTES EN ÉGYPTE

Olivier MASSON

Il y a plus d'un an, je présentais devant la Société d'Égyptologie un exposé concernant « Les Cariens en Égypte »[1]. Je voudrais poursuivre cette enquête sur certains étrangers venus dans la vallée du Nil, mais les Chypriotes dont il sera question ici ne sont pas, de loin, un peuple aussi énigmatique que les Cariens. Il s'agit tout simplement de Grecs, installés depuis longtemps dans cette île de Chypre qui est comme une sentinelle avancée vers l'Orient. Mais ce ne sont pas, aux époques archaïque et classique qui nous intéressent, des Grecs comme les autres. En face des Ioniens, par exemple, ils se différencient par de nombreux traits archaïques, résultant du célèbre « conservatisme » chypriote. Ainsi, entre le VIII[e] s. (date des plus anciens documents) et le début de la période hellénistique, nous savons qu'ils parlent un dialecte venu de Péloponnèse, au temps des Achéens, le chypriote, qui est un rameau de l'« arcado-chypriote ». Ils vivent encore dans une dizaine de royaumes, dont les principales cités sont autant de petites capitales. Enfin, ce qui est important pour l'épigraphiste et le linguiste, ils emploient encore une écriture *syllabique* d'un type qui a disparu dans le reste du monde grec depuis des siècles, écriture d'aspect mystérieux qui se rattache, par l'intermédiaire du système chypro-minoen de l'âge du Bronze, aux célèbres syllabaires de la Grèce mycénienne et de la Crète, le linéaire A et le linéaire B. En conséquence, les Chypriotes se refusent longtemps à utiliser couramment l'alphabet grec usuel, qui ne triomphera qu'à l'Époque Hellénistique[2].

Le cadre du présent exposé sera fourni par deux dates : le début du VI[e] s., qui connaît la brève domination de l'Égypte pharaonique sur Chypre, et 323, la date de la mort d'Alexandre, qui annonce la prochaine disparition des petits royaumes chypriotes. Les siècles qui précèdent, avec la période du Bronze récent et le début de l'Age du Fer, demanderaient un exposé indépendant, qu'il n'est pas question de présenter ici; et à l'autre extrémité de cette « fourchette » chronologique, l'originalité des Chypriotes diminue très vite : fondus peu à peu dans le monde hellénistique, ils redeviennent des Grecs moins originaux, peu différents de leurs compatriotes.

Avant d'examiner les temoignages qui concernent directement les Chypriotes en Égypte, il est intéressant de s'arrêter un moment sur un épisode assez peu connu de l'histoire de l'île, celui de la domination de l'Égypte sur Chypre[3]. Les renseignements fournis par les historiens grecs sont très maigres. Une première tentative eut probablement lieu sous Apries, avant 568 (Diodore, I, 68), mais c'est Amasis qui emporta la victoire, selon Hérodote, II, 182 : « Amasis est le premier au monde qui se soit emparé de l'île de Chypre et l'ait réduite à payer tribut » (cf Diodore, même passage). Les détails nous sont absolument inconnus, mais il est clair que le Pharaon laissa en place tous les rois chypriotes, qui furent seulement contraints à payer le tribut. La chronologie elle-même est peu assurée : pour la commodité, on peut prendre comme date initiale celle de l'avènement d'Amasis (vers 570) et, comme date finale, en accord avec E. Gjerstad, les environs de 545[4]. Il s'agit donc d'une très courte période, à peine vingt-cinq ans

Ces années ne sont éclairées par aucun document écrit. Cependant, une illustration assez vivante nous est apportée par l'archeologie. Il s'agit de pièces de sculpture chypriote du VI[e] s. qui montrent une influence égyptienne tres nette, au point que les spécialistes ont créé pour leur classement la dénomination de style « chypro-egyptien »[5]. Cette influence apparaît dans des représentations d'hommes et de femmes, qui portent des coiffures et des vètements de style égyptien, ou trahissant une imitation des modes égyptiennes. Parmi ces pièces, on peut citer une belle tête de femme venant d'Arsos[6], un buste de musicien de Golgoi, au Musée de New York[7], le buste d'une statue d'Idalion montrant un riche vêtement, au Musée de Berlin[8]

Dans un domaine voisin, celui de l'architecture, l'influence égyptienne semble avoir été beaucoup moins



Buste de musicien de style chypro-égyptien (Chypre, Golgoi), *à New York* (photo Metropolitan Museum of Art)

sensible. Il faut cependant citer les représentations de la tête d'Hathor, qui sont fréquentes à partir de cette époque, soit comme ornement de vêtements sur des statues, soit surtout sur des chapiteaux d'un type particulier, qui sont probablement des pièces votives à caractère religieux, plutôt que de véritables éléments d'architecture. La mode en continuera, d'ailleurs, jusqu'à l'époque classique[9].

Tout cela concerne donc, jusqu'ici, la présence ou l'influence d'éléments égyptiens à Chypre. Il est temps, maintenant, d'arriver en Égypte même, afin de recueillir les principales données qui sont à notre disposition à propos de la présence de Chypriotes en Égypte, qu'il s'agisse de colonies permanentes ou simplement de voyageurs, mercenaires, marchands ou pèlerins.

Une anecdote bien connue, mais instructive, nous a été conservée par un célèbre écrivain grec de Naucratis, Athénée, lequel l'avait relevée chez un compatriote, Polycharmos (Athénée XV, 675 f - 676 c). Je la reprends ici d'après la traduction qui en a été donnée jadis par D. Mallet, dans un ouvrage encore utile[10].

« Vers la 23e Olympiade, Herostratus, un de nos compatriotes (de Naucratis), qui faisait le commerce et qui parcourait de nombreux pays, ayant abordé un jour dans l'île de Chypre, à Paphos, y acheta une statuette d'Aphrodite haute d'une demi-coudée, de style ancien, et partit pour Naucratis en l'emportant avec lui. Comme il approchait de l'Égypte, il fut surpris par une tempête soudaine; les marins, ne sachant plus où ils étaient, se réfugièrent tous auprès de la statue d'Aphrodite, la priant instamment de les sauver. La déesse, favorablement disposée pour les gens de Naucratis, remplit aussitôt l'espace qui l'entourait de myrtes verdoyants, dont l'odeur suave se répandit dans tout le navire, au moment où tous les passagers désespéraient déjà de leur salut et étaient secoués par les nausées du mal de mer. Puis, le soleil ayant reparu, ils aperçurent le port et arrivèrent à Naucratis. Hérostratos débarqua alors avec la statue et, prenant les myrtes verts qui lui étaient apparus soudain, il les consacra dans le temple d'Aphrodite, il offrit un sacrifice à la déesse, lui dédia la statue et, ayant invité à un festin dans le temple même ses parents et ses amis, il donna à chacun d'eux une couronne de myrte... ».

Le récit de ce « miracle » d'Aphrodite a intéressé les historiens, à cause de la date qui est transmise par Athénée : la 23e Olympiade, soit 689-686. En effet, si on la prend au sérieux, elle impliquerait l'existence de Naucratis comme cité grecque bien avant le règne d'Amasis, dès le début du VIIe s.[11]. Mais il est clair qu'il s'agit d'un récit pieux, situé par convenance « dans l'ancien temps ». Ce qui ressort, en revanche, c'est ce témoignage sur les marchands grecs de Naucratis, faisant le commerce avec Chypre, transportant des marchandises de Chypre vers l'Égypte et, naturellement, dans l'autre sens.

1. Chypriotes à Naucratis.

Le passage bien connu d'Hérodote, II, 178, qui énumère les villes grecques ayant participé à la « fondation » de Naucratis ne contient le nom d'aucune cité chypriote. Cependant, il est assuré que des Grecs de l'île sont venus s'établir là. Les témoignages sont de deux ordres. Pour l'épigraphie proprement syllabique, il y a très peu de choses : deux tessons de vases d'époque classique, l'un à Londres (370)[12], avec trois signes, et l'autre à Oxford (370 a), avec quatre signes. Comme inscription alphabétique, on ne possède qu'une signature d'artiste, *Sikôn Kuprios* (Sammelbuch 6049), qui est, d'ailleurs, plutôt d'époque hellénistique. En second lieu, pour les périodes archaïque et classique, on connaît un bon nombre de sculptures, retrouvées par Flinders Petrie et Hogarth, qui ont un caractère chypriote prononcé, et qui semblent être des productions locales, dues à des artistes chypriotes résidant à Naucratis[13].

En outre, on peut rappeler ici un témoignage de l'historien Hécatee, valable pour le VIe s. (FHG I, fr. 286 = FGrH, 1, 310), d'apres qui une île du Nil, peuplée de colons chypriotes, se serait nommée tout simplement *Kupros* : « Il y a aussi dans le Nil une île *Ephese* et une *Chios* et une *Lesbos* et une *Chypre* et une *Samos*, et d'autres encore, selon Hécatée » (Étienne de Byzance, article *Éphesos*). Ces noms d' « îles » sont curieux, mais on notera qu'ils correspondent aux éléments ethniques qui ont contribué à la « fondation » de Naucratis, avec des Eoliens et surtout des Ioniens, mais en ajoutant des Chypriotes.

2 Une épitaphe d'origine inconnue et les visiteurs de la Grande Pyramide.

En descendant vers le sud, nous trouverons des témoignages épigraphiques concernant des Chypriotes, mais il s'agit de voyageurs ou de soldats, plutôt que de colons. En effet, pour une ville cosmopolite comme Memphis, il n'existe pas de mentions de Chypriotes qui soient comparables aux attestations connues pour les « Hellènes de Memphis », *Hellénomemphitai*, ou les « Cariens de Memphis », *Karomemphitai*.

Chose curieuse, on n'a pratiquement pas retrouvé en Égypte d'épitaphe pour des Chypriotes. Une seule exception, l'épitaphe syllabique pour un homme de *Salamine* (338), sur une petite plaquette de calcaire achetee jadis au Caire par Golenischeff. Plutôt que d'un objet qui serait venu de Chypre par le commerce des antiquités, je croirais volontiers aujourd'hui qu'il s'agit de l'épitaphe d'un Chypriote mort en Égypte : comme provenance, on pourrait proposer une des necropoles de Saqqarah, mais d'une manière tout à fait gratuite



Epitaphe d'un homme de Salamine de Chypre en Egypte. ICS 338 à Moscou (Photo Musée Pouchkine)

En tout cas, le hasard nous a conservé les signatures de deux Chypriotes qui figurent sur un bloc de la Grande Pyramide de Gizeh, au nord-ouest de Memphis. Plusieurs graffites grecs de ce monument ont été relevés vers 1925 par Borchardt et revus plus tard par G. Goyon[14]. Parmi les plus anciens (Ve ou IVe s.?), on trouve deux lignes très claires en écriture syllabique de Chypre (371). Chose assez rare, il s'agit de la double signature d'un couple : l'homme s'appelle *Kratandros*, fils de *Stasinos* (ce patronyme, peu courant, évoque le nom du poète chypriote Stasinos, qui a vécu au VIIe s. selon la tradition), et la femme, *Themitô*. Evidemment, nous ne pouvons dire s'il s'agit de « touristes » venus de Chypre, ou plutôt de Chypriotes habitant l'Égypte, venus pour admirer la Pyramide, et ayant conservé leur écriture nationale.

3. Signatures de militaires à Abydos.

Plus au sud, en Thébaïde, nous rencontrons Abydos : c'est le site qui a fourni le plus grand nombre d'inscriptions chypriotes syllabiques, environ 46 différentes, contre 37 à Karnak. L'édifice où sont concentrés ces graffites est le célèbre temple de Séti I, dit *Memnonion* par les Grecs (Strabon, XVII, 813)[15]. Il a été visité très tôt par des étrangers, plus probablement des soldats que des marchands ou des pèlerins, comme on l'a dit souvent. Dès le VIe et surtout le Ve siècle, on voit des signatures (alphabétiques) de visiteurs grecs, venus d'Éolide, de Crète ou de colonies grecques d'Égypte. Et dans le même temple, on le sait, on a pu relever des séries analogues de graffites laissés par des Chypriotes, des Cariens ou des Phéniciens, qui étaient pour la plupart, eux aussi, des militaires. Ces signatures se trouvent un peu partout dans le temple; les plus anciennes figurent sur les piliers du portique de la deuxième cour, dans les couloirs et surtout dans un grand escalier, qui est rempli de dizaines de graffites antiques.

En ce qui concerne les Chypriotes, on a d'abord quatre ou cinq signatures alphabétiques, pour des gens de Paphos (P-L 104, 234; 233?) et de Salamine (P-L 426). Mais surtout, il y a près de cinquante inscriptions syllabiques; elles ont été relevées à la fin du XIXe s. par Sayce et revues en partie par J. Yoyotte en 1955 (enquête interrompue par les événements de 1956)

On peut cataloguer divers types de signatures : on a parfois le nom tout seul, qui est souvent typique, comme *Onasilos* (384) ou *Onasis* (390). Ou bien, le nom suivi de l'ethnique, ainsi *Ménokretes* de Salamine (392), car les Salaminiens sont nombreux à avoir signé. Plus souvent on

trouve le schéma classique : nom, patronyme et ethnique, comme pour *Menokléès*, fils de *Kupragoros*, de Salamine (393), etc. A cause du mauvais état du texte, ou des copies insuffisantes, les graffites d'Abydos sont parfois difficiles à éditer. Cependant, ils nous apportent une bonne moisson de noms chypriotes, et quelques ethniques : sûrement ceux de Salamine, de Paphos (graffites alphabétiques), et peut-être de Soloi (378).

Pour la date de ces signatures, il n'y a pas d'élément très clair, sinon qu'on doit se placer avant l'époque d'Alexandre. Le plus plausible est de choisir le premier quart du IVe s. : c'est l'époque d'Évagoras Ier de Salamine et de ses relations avec les Pharaons Achoris et Nectanébo, et c'est vers cette date que nous orientent les graffites de Karnak, plus faciles à dater[16].

4. Signatures de militaires à Karnak.

Devant le grand temple d'Amon, à Karnak, se trouve un petit temple, probablement construit par le pharaon Psammouthis (391-390), dont les cartouches sont surchargés par ceux d'Achoris (390-378). Ce monument présente une importance particulière pour l'histoire des Chypriotes en Égypte. En effet, son dégagement (qui demeure encore partiel[1]), commencé à la fin du XIXe s. et surtout réalisé par H. Chevrier et P. Lacau en 1949, a révélé de nombreux graffites chypriotes. Il semble que tous soient l'œuvre d'hommes venus de Chypre, car on relève près de quarante textes syllabiques (donc nécessairement chypriotes) et seulement quatre grecs alphabétiques, mais sur ces derniers, trois comportent un ethnique chypriote

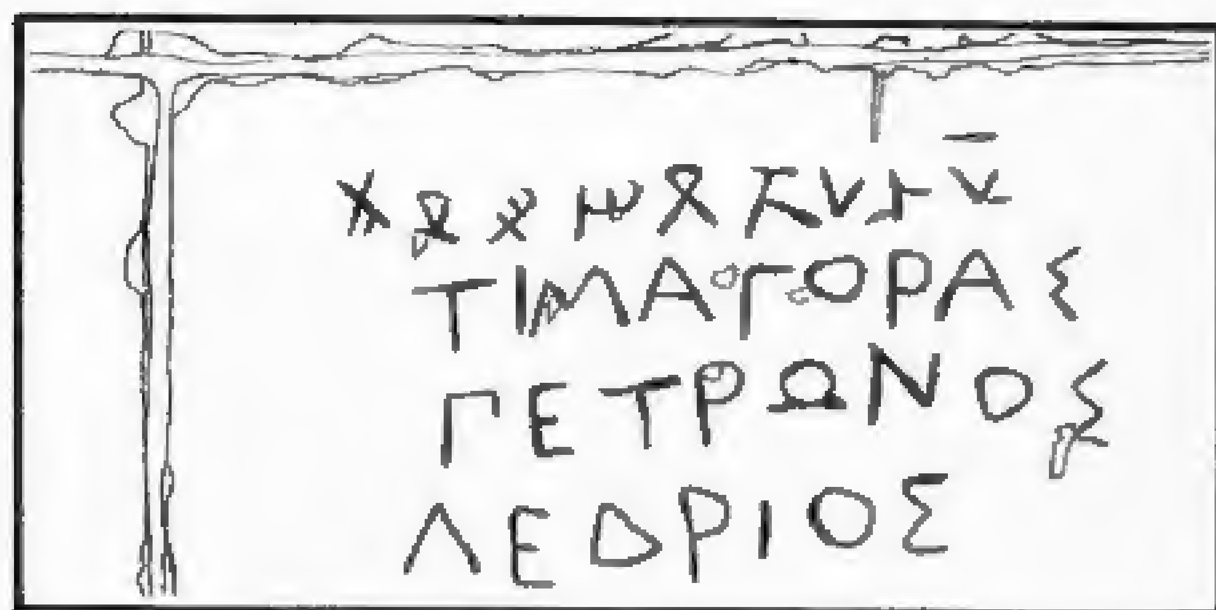
Il s'agit donc d'un ensemble très curieux. Le regretté Pierre Lacau en avait fait des copies et en avait commencé le déchiffrement et l'interprétation. Grâce à F. Daumas et J. Sainte Fare Garnot, je fus chargé finalement d'une édition de ces graffites, qui a pu être incorporée dans le chapitre égyptien de mon recueil[11]

Les trois principaux graffites alphabétiques ont le même schéma et sont intéressants à divers titres. Deux comportent l'ethnique rarissime *Ledrios* ; il s'agit d'hommes originaires de la ville chypriote de Lédra, cité dont l'histoire est pratiquement inconnue, mais qui devait se trouver à l'emplacement de la capitale moderne, Nicosie. Jusqu'à la découverte de nos graffites, on connaissait surtout Lédra par sa mention au VIIe s. (en 672) dans la fameuse liste d'Assarhaddon : *Unasagusu*, roi de *Lidir*, probablement *Onasagoras*, roi de Lédra; on la retrouvait au IVe s. de notre ère, grâce à un évêque de Lédra connu de Sozomène et de Saint Jérôme. Les graffites de Karnak viennent donc combler un peu cette grande lacune, au moins pour le IVe s. avant notre ère. L'un d'eux nomme un *Timagoras* fils de *Pétrôn*, de Lédra, avec des noms bien grecs. Un autre, déjà publié en 1919 par Daressy[11], mais demeuré inaperçu, nomme un autre Lédrien, *Balsamôn*, fils de *Philodemos* : celui-là porte un nom phénicien, BcLSM ou *Balsamô*, et apporte la preuve de l'existence d'éléments phéniciens hellénisés dans cette ville de Lédra.

Un troisième graffite a un grand intérêt pour l'histoire des écritures à Chypre. C'est la signature double, sur cinq lignes, d'un certain *Philokreon* de Salamine (427). Ce personnage, soucieux de faire connaître son passage sous des formes variées, a d'abord écrit son nom en belles lettres grecques, sur trois lignes : *Philokréon Timâos Salaminios.*



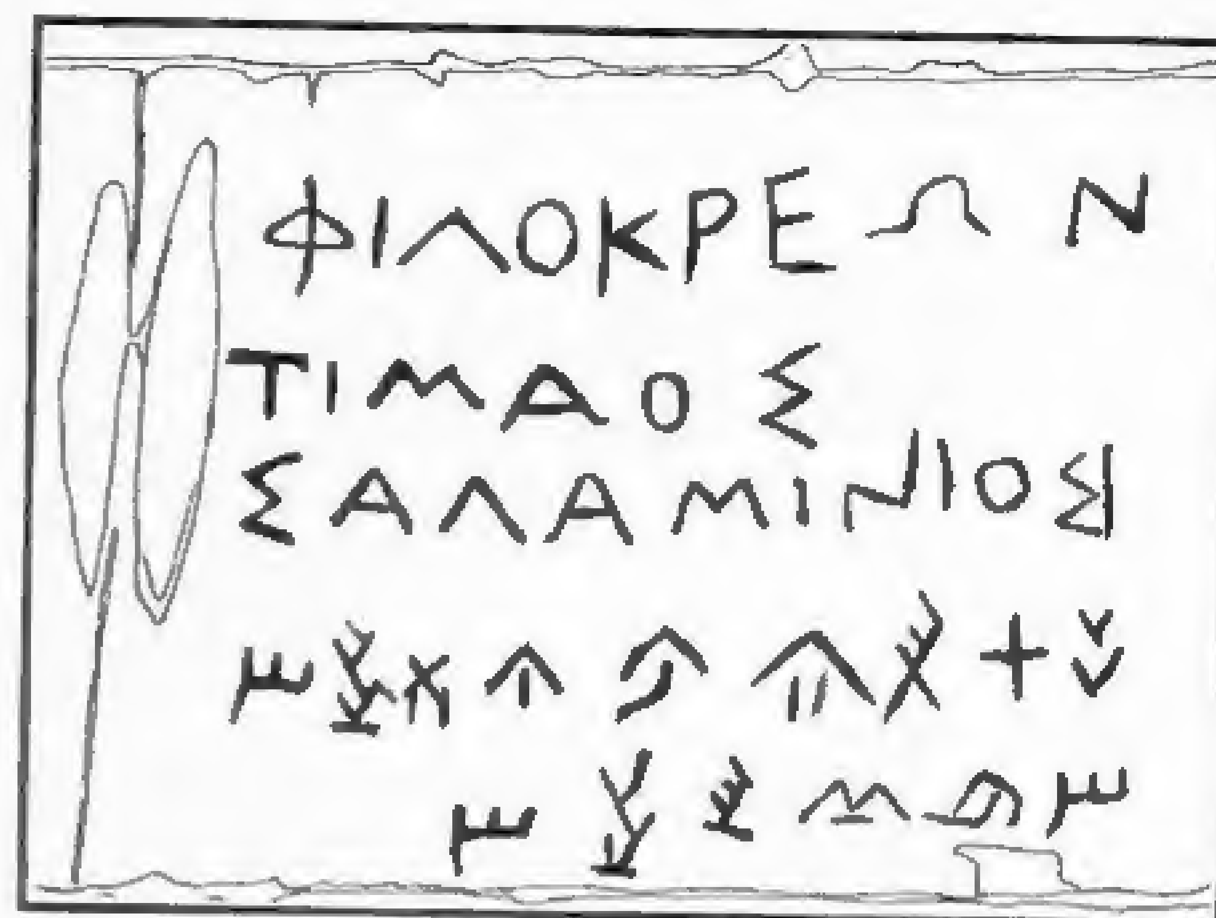
Karnak, vue du petit temple d'Achoris devant le grand temple d'Amon



Karnak, graffite de Timagoras de Lédra.

Puis, sur deux lignes en dessous, et de droite à gauche suivant l'usage, il a inscrit en caractères syllabiques : *pi-lo-ke-re-wo ti-ma-o-se se-la-mi-ni-o-se.* On a donc un document en deux écritures, mais rédigé dans une même langue, l'une dialectale et l'autre plus répandue, ou texte « digraphe », riche en enseignements divers[19].

Quant aux textes uniquement syllabiques, ils ne sont pas moins intéressants. De même qu'à Abydos, on peut classer les signatures en quatre catégories. On voit des noms seuls, au nominatif, ainsi *Kilikâs* (443), nom typique à Chypre; le nom suivi de l'ethnique, comme *Onasis* le « Limnisien » (426), avec un ethnique qui est seulement attesté à Karnak. Un exemple notable est la signature *Kudilos Ledriyos tâs Kuprôn* (*sic*) (438), qui mérite un commentaire : non pas pour le nom du personnage, mais pour ce qui suit. D'une part, on a encore l'ethnique si rare de Lédra, mais de l'autre, on peut lire le nom de Chypre en caractères syllabiques, puisque l'auteur du graffite a voulu préciser pour ses contemporains (et aussi pour la postérité) que Lédra était bien une ville de Chy-



Karnak, double graffite, alphabétique et syllabique de Philocréon de Salamine, ICS 427.

pre[20]. Ensuite, nous retrouvons des signatures comportant un nom et un patronyme, sans ethnique, avec des anthroponymes souvent caractéristiques : *Agès Stasagorau* (423), *Timagoras Onasilôn* (434) ou *Eslagoras Timowanaktos* (435). Enfin, le schéma normal, nom, patronyme et ethnique, dont nous avons déjà cité des exemples. Ajoutons ici la triple signature d'hommes de Paphos, rédigée sur trois lignes et dans les caractères syllabiques propres à la région de Paphos (signes « paphiens », inscrits de gauche à droite), qui mentionne : un *Onasas*, fils d'*Epi...*, Paphien (444 a), un autre, un tel, fils d'*Onasas*, Paphien, enfin un troisième, *Onasas*, fils de *Stasi...*, Paphien. Ces graffites confirment la présence de gens de Paphos dans ce groupe; nous en avons déjà vu à Abydos, mais seulement dans les signatures alphabétiques.

De même qu'à Abydos, aucun de ces graffites ne nous indique la profession de leurs auteurs, ni à quelle occasion ils ont ainsi stationné dans ce petit temple. Cependant, le contexte général est plus favorable qu'à Abydos pour une tentative d'interprétation historique. Il est bien probable que nous avons affaire à des mercenaires étant au service d'un pharaon. La chronologie du temple lui-même indique le début du IVe s. comme la date la plus plausible, au temps d'Achoris (390-378). Or, on sait par Diodore, XV, 29, 1, que ce roi, vers 385, avait formé une armée d'étrangers afin de lutter contre les Perses, et cet auteur mentionne expressément la présence de Grecs parmi ces hommes. On connaît, d'autre part, les bonnes relations entretenues par le roi Évagoras de Salamine (411-373) avec le même Achoris. Mais ces mercenaires ont pu être employés par le pharaon pour d'autres fins : en me faisant remarquer que la présence de soldats étrangers aussi loin dans la Thébaïde était notable, Jean Yoyotte suggérait la possibilité d'une intervention de ces troupes à l'occasion de troubles intérieurs; on mettrait ceci en liaison avec le martelage des cartouches de Psammouthis, précisément effectué sur l'ordre d'Achoris.

5. Présence de Chypriotes plus au sud?

Quoi qu'il en soit, ce groupe de signatures chypriotes à Karnak est le témoignage le plus méridional que nous puissions utiliser avec certitude. Autrefois, Sayce avait relevé de très brefs graffites, qu'il considérait comme chypriotes, dans deux contrées où figurent certainement des graffites cariens : d'une part, dans la région du Shatt el-Saba el-Rigal (454) et, de l'autre, sur une colonne du

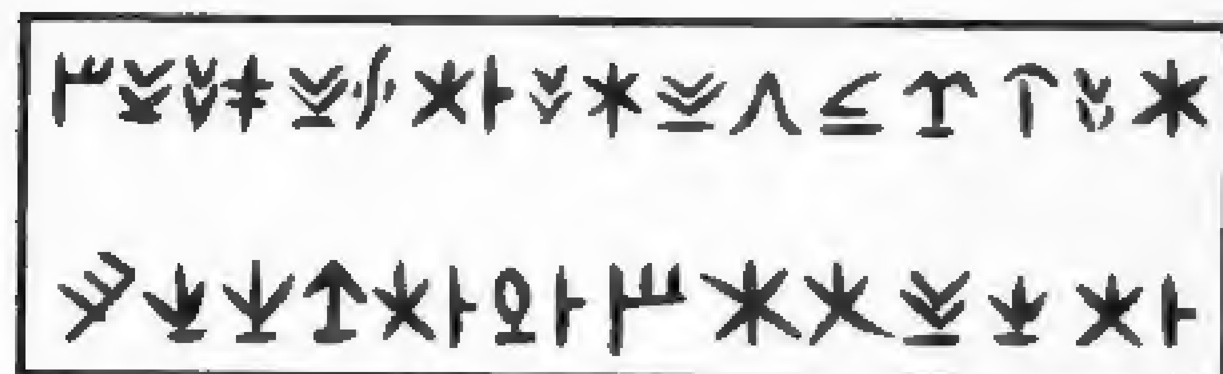
temple de Hatshepsout à Bouhen (455); mais ces documents, très courts, n'ont pu être retrouvés ni vérifiés : il peut d'ailleurs s'agir de voyageurs isolés.

En tout cas, il est bien probable que des groupes de mercenaires chypriotes ne sont jamais descendus jusqu'en Nubie, comme l'ont fait les autres Grecs qui accompagnaient des Phéniciens et des Cariens jusqu'à Abou-Simbel, où ils ont laissé, sous Psammétique II, en 591, les célèbres graffites des colosses de la façade; sinon, quelques-uns d'entre eux n'auraient pas manqué de nous laisser leur signature.

En guise de conclusion, je voudrais attirer l'attention sur un document bizarre, qui ne peut être qu'une falsification érudite, et que j'ai fait connaître naguère comme tel (464)[21]. Il s'agit d'une épée courte en bronze (40 cm), portant une inscription chypriote syllabique de deux lignes. Conservée un certain temps dans une collection du Caire, elle est passée ensuite sur le marché des antiquités en Occident; sa situation actuelle est inconnue.

De toute manière, il convient de mettre en garde contre cette pièce, au prime abord curieuse et intéressante... En effet, on voit, le long d'une face, un texte syllabique assez bien gravé sur deux lignes, qu'on lit de droite à gauche : 1) *a-pi-ti-mi-li-ko-o-a-pi-ta-i-ne-o-pa-pi-o-se* 2) *ta-i-te-o-i-a-se-ta-ra-ta-i-ka-te-te-ke*. Soit *Abdimilko(s) o Apitain* (?) *o Paphios tâi theôi Astartai katethêke*, « Abdimilkos, fils de Abd... (?), le Paphien, a dédié à la déesse Astarté ».

Si cet objet était authentique, nous aurions ici un document très instructif. Dans un temple d'Astarté en Égypte — par exemple dans celui de Memphis qui est connu par Hérodote II, 112, et d'autres témoignages — un homme



Dédicace fausse à Astarté, sur une épée de bronze, ICS 464.

de Chypre, venu de Paphos, mais portant un nom phénicien, *Abdimilk*, et un patronyme de même origine (mais assez obscur), aurait déposé une arme de bronze comme ex-voto pour la déesse. On posséderait ici la seule mention d'Astarté en écriture syllabique et la seule, également, pour un homme de Paphos ayant un nom phénicien, quoique se servant du dialecte grec de Chypre et de son écriture syllabique. Tout cela n'a donc rien d'invraisemblable *a priori*.

Cependant, tout cela n'est qu'un roman, certes ingénieux, mais inspiré par un érudit moderne. En fait, plusieurs arguments démontrent le caractère fallacieux de l'inscription. L'objet lui-même, qui doit être authentique, représente une épée courte de l'âge du Bronze moyen (2100-1600), d'un type connu; on ne peut, bien sûr, songer à une réutilisation ultérieure dans l'antiquité, et il s'agit d'un objet agrémenté d'une inscription à notre époque. En outre, bien que le texte soit correctement gravé, cette dédicace d'un Paphien devrait être rédigée en caractères paphiens, écrits de gauche à droite, et non en caractères « communs » (on comparera les trois signatures de Paphiens à Karnak, mentionnées ci-dessus, 444 a/c).

D'autres détails s'expliquent aussi, lorsqu'il s'agit d'un faux : l'aspect bizarre du patronyme « phénicien » *a-pi-ta-i-ne*, et la graphie irrégulière du nom de la déesse (on attend *a-sa-ta-ra-ta*). Mieux encore : le nom du dédicant a dû être inspiré par un texte chypriote très connu, la bilingue d'Idalion (220), où le père d'un prince de Kition s'appelle précisément *Abdimilkos*, et la formule de dédicace à une déesse, avec *katethéke*, a pu être copiée sur une autre inscription d'Idalion (219)[22]. On a donc ici un centon assez habile, avec la mention d'une déesse célèbre, Astarté, qui est destinée à rendre l'inscription plus intéressante; un tel procédé est connu pour d'autres documents douteux, qui pourraient provenir d'une même officine[23].

NOTES

1. *BSFE* 56, 25-36.
2. Pour plus de détails, voir nos *Inscriptions chypriotes syllabiques* (Paris, 1961), Introduction (cité par la suite comme : *ICS*).
3. G. Hill, *History of Cyprus*, I, 1940, p. 108-10; E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition*, IV. 2 (Stockholm, 1948), p. 471-2.
4. Gjerstad, *o. c.*, p. 472.
5. Gjerstad, o. c., notamment p. 103-4 et 356-7.
6. Gjerstad, o. c., p. 103 (et *Swed. Cyprus Exped.*, III, pl. 189, 1).
7. J. L. Myres, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus* (New York, 1914), p. 198-9, n° 1265.
8. Dessin chez Ohnefalsch-Richter, *Kypros, die Bibel und Homer* (Berlin, 1893), pl. 140, 2; comparer les pièces analogues de Golgoi, *ibid.*, 5 et 7.
9. Gjerstad, o. c., p. 103, 467 sq.; Ohnefalsch-Richter, o. c., pl. 200, 1-4.
10. *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* (Paris, 1893), p. 152-3.
11. Nous mentionnerons seulement ici les controverses sur la date de la fondation de Naucratis : R. M. Cook, *Journ. Hell. Stud.* 57 (1937), 227-37; C. Roebuck, *Class. Phil.* 46 (1951), 212-20; E. Gjerstad, *Acta Archaeologica* 30 (1959), 147-65.
12. Numéros des inscriptions chypriotes cités d'après *ICS*.
13. Mise au point récente chez Gjerstad, art. cité, p. 161-3.
14. *ICS*, p. 354, avec bibliographie.
15. Voir l'édition exemplaire de P. Perdrizet et G. Lefebvre, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, 1917 (sans les textes syllabiques).
16. *ICS*, p. 356-7.
17. *Ibid.*, p. 373-87; aperçu préliminaire dans *Revue de Philologie*, 1958, 92-4.
18. *ASAE* 18, 48 (*Sammelbuch* 6698).
19. Le texte syllabique ne note pas la nasale finale du premier nom, mais conserve le digamma; le patronyme comporte un génitif dialectal en *-âos*; noter enfin l'ethnique, qui garde la forme locale, *Selaminios*, non *Salaminios*.
20. Le nom de la ville est au génitif d'appartenance, *tâs Kuprôn*, avec génitif dialectal, qui correspond à l'ionien-attique *tês Kuprou*.
21. *ICS*, p. 391-2 et pl. 72, 5-6.
22. En outre, on remarquera que la seule inscription phénicienne découverte à Paphos est justement une dédicace pour Astarté, *Répertoire d'épigraphie sémitique*, n° 921.
23. Je songe, en particulier, à une trop curieuse inscription grecque d'Égypte (« Memphis »), récemment publiée par B. Boyaval, *BIFAO* 64, 75-80. Ce serait une dédicace à *Astara* (*sic*), par *Abramès* fils du Sidonien *Abdastaratos* (*sic*); outre diverses invraisemblances, on notera que le nom d'une divinité *Astara* n'est connu jusqu'ici que par une dédicace du nord du Pont-Euxin, *SGDI*, 5649 = *Sylloge*, 3e éd., 216; elle n'est pas identifiée, un rapport avec Astarté étant purement hypothétique. Cf. déjà la remarque de M. J. Bingen, dans *Suppl. epigr. graecum*, XXIV (1969), nos 1200 et 1252.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, Paris (5e)

COMPOSITION DU BUREAU

Président .... M. Jean LECLANT, Professeur à la Sorbonne.

Vice-présidents .... M. Jean VERCOUTTER, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

M. Jean SCHERER, Professeur à la Sorbonne.

Secrétaire .... Mme France LE CORSU.

Trésorier .... M. Guy BEAUFORT.

Correspondance administrative et bulletin :

Mme F. LE CORSU, Cabinet d'Égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, Paris (5e).

Correspondance financière :

Société Française d'Égyptologie (même adresse).

Compte de chèques postaux :

N° 2093-33 Paris.

Compte bancaire :

Crédit Privé, 5, rue Louis-le-Grand, Paris (2e). (libeller les chèques à l'ordre de : « Société Française d'Égyptologie »).

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Directeur .... M. Georges POSENER, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

Correspondance scientifique :

Cabinet d'Égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, Paris (5e).

Correspondance commerciale et commandes :

Éditions KLINCKSIECK, 11, r. de Lille, Paris (7e)